

Michelet aimait beaucoup Bernardin de Saint-Pierre, et on s'explique aisément cet attrait de l'auteur de *L'Insecte* vers l'auteur des *Etudes sur la nature*, où le monde des infiniment petits est peint avec des touches enchanteresses.

Mais il blâmait le dénouement tragique de *Paul et Virginie*, qui lui semblait inutile.

Il disait souvent :

—Virginie se laisse noyer plutôt que de se laisser sauver par ce matelot... C'est absurde... le matelot ne doit être considéré par elle que comme un simple terre-neuve!...

—Je ne crois pas si inconvenant que vous le prétendez mes livres sur *L'Amour* et la *Femme*, disait-il un jour à l'un de ses contradicteurs.

—Eh bien ! lui répondit celui-ci, contentez-vous d'y ajouter des gravures, et vous m'en direz des nouvelles!

L'école à laquelle il appartenait forçait cet homme remarquable à dire des choses dans le goût de celles-ci :

—Nous ne nous voyons pas avec Hugo ; les lions vivent isolés ; mais nos pensées sont des aigles et se saluent dans les airs!

Tout le système philosophique de Michelet peut se résumer ainsi :

Rapetisser les grandes choses ; exalter les petites. Traîner Louis XIV dans le ruisseau. Elever des statues à l'insecte, à la limace, et, qui pis est, au démagogue.

Michelet était, paraît-il, doué d'une grande sensibilité. J'ai entendu son ami intime, le statuaire Préault, dire un jour de lui : « Comme tous les grands esprits, il avait le don du rire et des pleurs. »

Ceux en effet qui l'ont connu ont constaté qu'il avait de l'esprit et de la gaieté.

Un jour qu'il se promenait au Louvre avec quelques amis, il arriva devant un portrait de Christophe Colomb parfaitement inauthentique, et que le peintre avait doué d'une loupe énorme sur le front.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda une dame qui l'accompagnait, en désignant la loupe en question.

—Cela, madame, répondit Michelet, c'est l'Amérique!

Passant devant l'élégant portrait de François Ier, par le Titien, il dit : Voilà comme Dieu nous l'a donné! Puis arrivé devant un autre portrait du même roi, affaissé, maussade, rougcaud, il ajoute : Et voilà comment les dames le lui ont rendu!

Personne ne doutera de l'amour-propre que devait posséder celui qui a fait tant de concessions au succès.

Couture était sur le point de peindre son portrait.

—Je veux, lui dit Michelet, quelque chose de beau, mais de très simple ; je voudrais qu'on me prit pour un simple bourgeois, mais que cependant on comprit que je porte quarante siècles sur mes épaules!

Je ne parlerai pas des naïvetés anacréontiques qui égalaient ses dernières œuvres.

Elles ont fourni cette réflexion charmante à l'un de nos philosophes contemporains :

—Rien de plus libertain que ces Narcisses de l'encrier!

J. Michelet, comme les vrais travailleurs, était fort avare de son temps.

Jouant un peu à l'Altesse, ce qui plait beaucoup aux chefs de la démocratie, il aimait fort à recevoir des visites, pourvu qu'elles fussent fort louangeuses : néanmoins il ne fallait pas qu'elles durassent trop longtemps.

A un de nos confrères, A. W... qui était allé le complimenter sur le livre des *Peuples*, il dit brusquement :

—Très-bien, très-bien ! Mais vous m'avez fait parler vingt minutes de trop ; c'est vingt francs de copie que vous venez de me faire perdre. Allez-vous-en.

Qu'avait fait Michelet à l'auteur de *Ro'la* ? C'est ce qu'on ne sait pas. Ce qu'on sait mieux, dans les coulisses du monde littéraire, c'est le distique fait par Alfred de Musset sur l'auteur de *l'Oiseau* :

—Un aigle ! il se croit bien un aigle, Michelet !

—Non, —des historiens c'est le roitelet !

M. Guizot âgé de quatre-vingt huit ans disait dernièrement : L'an dernier j'ai terminé mon histoire de France et j'ai commencé depuis cette année mon histoire universelle. Je descends d'une race vigoureuse, j'entends bien, je vois bien et je travaille bien. Pie IX peut en faire autant ; nous sommes les deux vieillards les plus vigoureux de l'Europe, et avec la grâce de Dieu nous survivrons à plusieurs de ceux qui sont beaucoup plus jeunes que nous.

Une dépêche donne les détails suivants sur le sacre de Mgr. Jamot :

La consécration de Mgr. Jamot, évêque du Sault-Sainte-Marie, a eu lieu à Issoudun, dans le sanctuaire de Notre-Dame du Sacré-Cœur, le 24 février, fête de Saint-Mathias. La consécration a été faite par Sa Grandeur l'Archevêque de Toronto ; les prêtres assistants étaient Mgr. Charles, prince de La Tour d'Auvergne, évêque de Bourges, frère de l'ancien ambassadeur anglais, et Mgr. de Charbonnel, ancien évêque de Toronto.

Parmi les hauts dignitaires qui assistaient à cette cérémonie on remarquait l'évêque de Nevers, l'archevêque de Tours, l'évêque de Limoges, l'évêque de Moulins, l'évêque de Canton, Chine, et l'évêque de Sainte-Marguerite. Le sermon de circonstance a été prêché par Mgr. l'évêque de Bourges.

Après les *Misérables*, qui ont profondément intéressé le public des deux mondes, sont venus les *Travailleurs de la Mer*, qui ont eu un succès moins brillant, *L'Homme qui rit*, a été accueilli avec une froideur générale, et l'on a pu croire que l'auteur baissait définitivement. *L'Année terrible*, malgré quelques fort beaux vers, n'a pas ramené l'opinion. *Quatre-vingt-treize* la ramènera-t-il ?

Quel nom donner à ce nouvel ouvrage ? Est-ce une histoire, un roman, un poème ? Ce dernier terme est assurément le plus propre à le caractériser ; mais il n'exclut ni le roman ni l'histoire. Les héros du livre sont des personnages secondaires,

mais typiques, de la Révolution, que l'auteur s'est plu à revêtir des qualités les plus grandioses. On pouvait penser, d'après la date prise pour titre, que les faits les plus mémorables de la terrible année y seraient racontés ; qu'on y verrait figurer la mort de Louis XVI et celle de Marie-Antoinette, la chute des girondins, le meurtre de Marat. Mais un poète avait déjà moissonné ces émouvants épisodes ; il ne convenait certainement pas à Victor Hugo de glaner après Lamartine. Et Michelet et Louis Blanc ne sont-ils pas aussi des poètes en même temps que des historiens ? L'auteur de *Quatre-vingt-treize* devait sortir des sentiers battus ; c'est pourquoi il a pris le parti de placer dans la Vendée les péripéties principales et le dénouement de son drame.

Cependant il s'occupe aussi de Paris ; il nous montre le caractère où bouillonne la lave révolutionnaire ; il nous fait assister à une conférence des triumvirs de la Terreur ; il ébauche magistralement les portraits de Robespierre, de Danton, de Marat ; il esquisse une séance de la Convention ; mais il nous ramène bientôt aux luttes dont la Vendée est le théâtre, et nous conduit, par une série de scènes pathétiques, à l'immolation finale d'un héros républicain par la République. Pas d'intrigue amoureuse ; pas de femme, si ce n'est une mère qui court comme une louve après ses petits qu'on lui a enlevés. Toute cette histoire austère et terrible n'est adoucie que par la peinture de trois enfants qui jouent au bord de l'abîme. On sait combien Victor Hugo se complait aux tableaux de ce genre et combien il y excelle. Peut-être trouvera-t-on qu'il en abuse un peu. On lui reprochera sans doute aussi l'excès des détails dans quelques récits, et l'obstination avec laquelle il analyse certaines idées ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il vous conduit par les sentiers de son choix jusqu'à une hauteur vertigineuse. Celui qui gravit le Mont Blanc peut trouver des paquerettes, des myosotis, des perce-neige sur les flancs du colosse. S'il s'étonne de ces charmants caprices de la nature, il ne s'en plaindra pas. Mais que de terrains mornes et stériles à traverser ! Que de roches aiguës à escalader ! Quels ramparts de neige à franchir ! Il avance cependant, il monte toujours, il parvient au sommet, et de ce faite sublime son regard embrasse la moitié de l'Europe. Quand il est arrivé là, quand sa pensée plane sur le monde, reprochera-t-il au géant des Alpes les aspérités de sa surface, les bizarreries de son aspect et l'horreur de ses abîmes ?

S'il fallait rapprocher le nouveau livre de quelqu'une des grandes œuvres de notre littérature, c'est aux *Martyrs* de Chateaubriand que nous serions tenté de le comparer. *Quatre-vingt-treize* est le poème de la Révolution, comme les *Martyrs* sont l'épopée du christianisme naissant. On peut sans doute trouver que Chateaubriand s'est maintenu beaucoup mieux que Victor Hugo dans les conditions du décorum et du grand style classiques. L'auteur de *Quatre-vingt-treize* n'a pas craint de descendre à des trivialités et même à des descriptions grotesques, au milieu des plus grandes scènes de son drame.

## LES RUINES

DE

# MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LÉON BESSY.

(Suite.)

Voyez, reprit-elle un instant après, voyez avec quelle facilité, sans lui prescrire aucun remède, il lui a procuré le sommeil. Il faut le bien laisser reposer. Pauvre jeu de homme ! il rêve peut-être de sa mère, qui, si elle était ici en ce moment, le couvrirait sans doute de baisers.

Et tous les trois sortirent sur la pointe du pied, après s'être une dernière fois approchés de moi pour me considérer un instant.

Cependant je ne dormais pas ; mais les pensées auxquelles j'étais livré me faisaient tant de bien, que je n'avais point ouvert les yeux durant cet entrainement. Il est vrai que je n'aurais pu le faire sans laisser aussitôt couler mes larmes, et j'aimais mieux les répandre sans témoins. Une chose me remplissait de joie intérieure, c'est que j'avais beaucoup gagné dans ma propre estime ; et il me semblait que si tous mes parents, et même Adèle, eussent pu lire en ce moment dans mon cœur, ils auraient été pleinement satisfaits de moi, comme je l'étais moi-même, et qu'ils m'auraient aussitôt pardonné tous les chagrins que je leur avais causés.

En même temps je ne voyais plus de motifs aux plaintes que j'élevais peu auparavant contre eux : il me semblait, au contraire, que j'avais manqué entièrement d'égards et de reconnaissance envers eux tous. Je ne pouvais nier que je n'eusse été pour ma nouvelle famille un fardeau très-onéreux en lui-même, et qui avait encore été fortement aggravé par mon caractère singulier et en quelque sorte fantastique. Et s'ils étaient dans l'erreur en supposant que j'avais voulu attenter à mes jours, cette bizarrerie de mon caractère ne leur donnait-elle pas lieu de me croire capable de beaucoup d'extravagances ? Ma présence avait troublé le repos dont ils avaient joui jusque-là ; mon éloignement, mais un éloignement prolongé, ininterrompu, constant, devait donc leur rendre la paix dont ils étaient si dignes. Il n'était pas nécessaire que la mort me vint en aide pour cela : il me suffisait de mettre à exécution un dessin qui m'occupait sans relâche.

Déjà, par moment, je me trouvais très-soulagé. Les vomissements avaient complètement cessé ; je ne sentais plus ni inflammation aux yeux, ni douleurs dans les articulations, ni pulsations violentes dans les artères. L'agitation des nerfs, le froid aux extrémités, la pesanteur de tête, avaient pareillement disparu, et je ne souffrais plus de la soif qui m'avait tant tourmenté. Je revenais par degrés à la vie, et je n'en étais pas fâché, en considérant que peut-être il ne me serait pas impossible de trouver un champ où mon imagination pût s'étendre et l'activité de mon esprit s'exercer.

Mon émotion ne m'avait pas permis de consulter le père Joseph sur mon avenir. D'ailleurs, étant encore sur le bord de la tombe, il m'aurait répugné de demander avis sur ce que je devais faire si la Providence me tirait

entièrement du danger ; je ne voulais pas être soupçonné de prendre conseil de la peur. Mais maintenant que je me sentais revivre dans tout mon être, et que j'avais l'espoir de recouvrer promptement la santé, le père Joseph ne pourrait plus regarder ma détermination comme une résolution extrême inspirée par la crainte ; il serait obligé de reconnaître qu'elle avait été mûrement réfléchie, et que je ne m'y étais arrêté que par conviction. J'étais donc résolu à lui manifester clairement mes desirs, et à lui demander quelle voie je devais suivre pour que rien n'en pût empêcher la réalisation.

Je souhaitais qu'il vint le plus tôt possible, et je prêtai une oreille attentive au moindre bruit que je croyais entendre dans la maison. Je mesurais le degré de lumière qui entrait par les volets entr'ouverts, et je suivais le progrès des ombres pour savoir si le soleil touchait bientôt à son couchant, car c'était à la chute du jour que le père Joseph m'avait promis de revenir. Ces efforts me fatiguèrent tellement que je finis par m'endormir.

Lorsque je m'éveillai, les rayons du soleil donnaient en plein sur moi, et il me sembla que sa lumière était plus brillante que quand je m'étais endormi. Le soir ne viendrait-il donc jamais ? me dis-je à moi-même. Et je me mis à regarder un serain dont la cage était suspendue au milieu de la chambre. Il sautillait vivement de côté et d'autre, allait à ses graines, les becquetait et les écrasait avec bruit ; puis, se pavanant avec une grâce charmante, il passait en deux sauts à sa baignoire, y plongeait la tête, la relevait et se secouait ; après quoi il entonnait vaillamment ses trilles et ses roulades harmonieuses. Un moment il suspendait sa chanson ; mais bientôt, entendant au loin un autre serain qui tâchait de l'imiter, il ne voulait pas rester en arrière, et s'efforçait de toute la plénitude de sa voix d'étouffer celle du rival qui semblait le déier. Et si alors tout retraits dans le silence, il se rengorgeait fièrement, et retournait à ses graines, à ses bains et à ses trilles.

—Il paraît que vous êtes éveillé, dit près de moi une voix que je reconnus pour celle de la femme d'André ; allons, maintenant vous prendrez bien quelques cuillères de bouillon ?

Je ne me fis pas prier, et me levant sur mon séant, je bus, puis me replaçai dans mon lit.

—C'est ainsi que j'aime les jeunes gens, ajouta l'hôtesse, quand ils sont bien obéissants : mais je présume que vous n'avez plus envie de dormir.

—Croyez-vous que j'aie beaucoup dormi ? lui demandai-je.

—Si vous avez dormi ? la bigatelle de quatorze heures en une fois, et toujours tranquillement et sans aucun signe de mauvais rêve. Mais aussi vous êtes tout autre que vous n'étiez. Maintenant je vous crois tout à fait hors de danger.

—J'ai dormi quatorze heures, dites-vous ?

—Oui, le père Joseph est venu à la nuit pour vous voir, et vous dormiez comme un bienheureux. Il est resté quelque temps à vous regarder, car il vous aime beaucoup, et il nous a recommandé par-dessus tout de ne pas troubler votre sommeil.

—Et il est parti ?

—Voudriez-vous donc qu'il fût resté là toute la nuit à vous regarder dormir ? Mais il a dit qu'il reviendrait ce matin.

—A-t-il vraiment dit cela ?

—Il l'a dit et il l'a fait.

—Il l'a fait ?

—Certainement ; est-ce que le père Joseph a jamais manqué de parole ? Ce matin, de très-bonne heure, j'ai entendu frapper à la porte ; j'ai descendu ouvrir ; c'était le père lui-même. Je suis entré ici avec lui, et j'ai eu bien envie de rire ; car André, qui avait voulu veiller près de vous depuis deux heures du matin, disant qu'il lirait en attendant le jour, ronflait si bruyamment que je ne sais comment vous ne vous êtes pas éveillé. Je le pinçai, et il dit, en s'étendant, qu'il était parfaitement éveillé et qu'il avait résisté à l'envie de dormir, quoi qu'elle l'eût fort tourmenté. Cependant, vous dormiez d'un sommeil si paisible, que le père Joseph assura qu'il n'y avait plus rien à craindre pour vous. Il nous recommanda de nouveau un profond silence et s'en alla.

—Et il n'a pas dit s'il reviendrait ? demandai-je avec anxiété.

—Je crois qu'il ne l'a pas dit positivement, répondit la femme d'André, mais je suppose qu'il reviendra, bien qu'il doive penser que pour le moment cela n'est pas nécessaire.

—Sur quoi vous fondez-vous pour supposer qu'il reviendra ?

—Je me fonde sur une raison très-simple et très-claire, et je ne crois pas me tromper.

—Et qu'elle est cette raison ?

—C'est que, s'il n'a pas dit formellement qu'il reviendrait, il l'a du moins fait entendre, et je suis sûre qu'il n'y manquera pas.

—Vous souvenez-vous de ce qu'il a dit ?

—Il a dit... mais tenez-vous bien tranquille et prenez garde de vous refroidir, car les rechutes sont très-dangereuses.

—Eh bien ! qu'a-t-il dit ?

—Maintenant je me rappelle : il a dit que si, ce soir, il ne vous trouvait pas repris de fièvre, ce serait signe que vous seriez presque rétabli, et qu'alors vous n'auriez presque pas de convalescence. Or, pour voir ce qui en est, il faudra bien qu'il revienne.

—Assurément. Mais s'il vient et que je dorme, je vous prie de m'éveiller ; vous me causeriez un vrai chagrin si vous ne le faisiez pas.

—Allons, je ne veux pas vous chagriner. Dormez bien tranquille ; car, quand le père Joseph reviendra, je vous passerai un brin de paille sous le nez pour que vous vous éveilliez sur le champ.

—Et si vous n'avez pas le brin de paille sous la main, prononcez à mon oreille, aussi bas que vous voudrez, le nom du père Joseph, et vous verrez comme à l'instant même j'ouvrirai les yeux.

—Nous verrons ; mais si le nom ne suffit pas, j'aurai